

DEUX JOURS DE VERTIGE

De la même auteure

L'amour au cinéma, Les Allusifs, 2011

Eveline Mailhot

DEUX JOURS
DE VERTIGE

NOTAB/LIA

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2016
© Visuel : Paprika
ISBN : 978-2-88250-375-6

Je n'avais pas les clés de la maison. Je me doutais bien que j'allais arriver avant eux. Attendre me mettait toujours dans un drôle d'état. Je ne pouvais rien faire de ma peau. L'anticipation orientait toutes mes pensées. Ce jour-là, le beau temps me rendait encore plus minuscule. Il était dix-sept heures. Le soleil resplendissait encore. La demeure se fondait dans le paysage vallonné. Les parents d'Alexandre l'avaient récemment achetée à une vieille dame anglaise, que j'imaginai très élégante. C'était une maison traditionnelle des Cantons-de-l'Est. En bois, peinte en blanc, avec une longue galerie sur la façade. Le terrain était séparé de la route par une clôture à piquets et se poursuivait derrière la maison, vers un boisé. Félicie m'avait parlé des lieux avec émotion, comme si elle les fréquentait depuis toujours. Lors de sa première visite, le père d'Alexandre avait remarqué sur les murs des photos d'un politicien canadien célèbre, rayonnant sur la balançoire de la galerie, les bras chargés d'enfants. Selon elle, les fréquentations des

propriétaires précédents avaient été déterminantes dans l'achat de la propriété et dans la volonté d'en préserver le cachet. J'ai marché jusqu'à la grange. En poussant la porte, j'ai été submergée par la riche odeur du bois coupé. L'ordre du lieu, parfaitement pensé, évoquait le vécu des époques. Des bûches étaient sagement entassées le long d'un mur. L'établi était d'une propreté impeccable. Les murs étaient tapissés de crochets auxquels pendaient des outils. Près de la porte, des chapeaux, des raquettes de badminton et des filets à papillons s'offraient à quiconque désirait profiter de la vie. Autant de promesses de saines distractions ne pouvaient que m'inciter à la paresse. J'aurais pu poursuivre ma balade dans les bois, mais j'ai préféré attendre les autres sur la balançoire de la galerie. Ils ne tarderaient sans doute pas à arriver.

J'avais passé la semaine en solitaire dans la région. J'étais en quatrième année de thèse et mon entourage voulait encore plus que moi que je la termine. Si je n'avais pas décidé un jour d'entreprendre ce travail absurde, je ne sais pas si j'aurais jamais réalisé à quel point les gens sont viscéralement incapables de penser autrement qu'en termes de réussite et d'échec. En tout cas, chaque conversation sur le sujet de mon errance intellectuelle tendait à me faire comprendre l'importance de terminer ce qu'on a commencé. Du moins, si l'on souhaite pouvoir continuer à se regarder dans le miroir le matin. J'étais dégoûtée d'être autant affectée par

leurs attentes. J'étais encore plus honteuse de ne pas savoir refuser leur soutien. Le samedi précédent, à quatre heures du matin, en pleine insomnie, j'avais décidé de tout arrêter pour ouvrir un bar. Ou pour vendre des fleurs. Ou pour prendre soin des vieux de ma famille. Le lendemain, j'avais reçu un coup de téléphone de mon parrain qui me proposait de me prêter son chalet pour la semaine. Pendant quelques secondes, je m'étais trouvée dans une position délicate. Je lui en voulais de remettre en question une décision qui avait été si difficile à prendre. Je l'avais écouté décrire les avantages du lieu, pendant que défilaient dans ma tête les vies nouvelles envisagées durant la nuit. La volte-face avait été rapide. Finalement, la décision d'arrêter n'était peut-être pas si courageuse. Je me mentais sans doute à moi-même. Au moins, je m'en rendais compte. Au fond, je n'avais pas vraiment flanché. Un petite panique, c'était tout. Maintenant, une ouverture se présentait : le calme, la nature, la solitude. J'étais partie avec la voiture de ma mère.

Malheureusement, mes espoirs de révélation géniale s'étaient effrités au fil des jours. Le premier matin, un café à la main, j'avais commencé la journée en regardant un vieux documentaire sur l'Acadie. L'atmosphère du film sans narrateur m'avait beaucoup émue. Je m'étais sentie appelée à faire de grandes choses. J'avais préparé un deuxième café. Un film d'action traînait près du lecteur de DVD. Il devait appartenir à mon cousin.

L'acteur avait une gueule sans failles, ennuyeuse à mourir. La bande sonore était insupportable. Mais j'étais quand même allée jusqu'au bout, pour voir le héros gagner la dernière course. À midi, j'avais mangé. Puis, j'avais pris un autre café en feuilletant un livre sur les oiseaux d'Amérique. Je ne savais pas que mon parrain s'intéressait à l'ornithologie. J'avais cherché des jumelles sans en trouver. Je m'étais alors enfoncée dans le divan. Un vent de mai, juste assez frais, franchissait la fenêtre ouverte et me flattait la peau. J'étais bien, même si j'avais peur de cette passivité. Je m'étais caressée, pas longtemps, mais avec beaucoup de succès. Après, j'étais plus légère, mais j'avais encore trop à exprimer pour m'asseoir à une table et m'enfermer dans ma tête. Il n'y avait personne avec qui me distraire ou chercher des problèmes. J'avais plongé dans le lac. Il était glacé. J'en étais ressortie en une seconde, les pieds sciés par le froid, la tête dans un étau. J'étais rentrée me sécher. J'avais enfilé la robe de chambre de mon parrain et je m'étais emmitouflée sur le divan avec un roman de Jack London. Ça se passait sur un bateau. Les blonds avaient le sang vainqueur. Il le démontrait sans complexe. On ne m'avait jamais dit qu'il était raciste. Je m'étais sentie trahie. J'avais pris dans mon sac une revue spécialisée, achetée quelques semaines plus tôt. J'avais commencé à lire un article sur le suicide. Je m'étais rendu compte que j'aurais aimé pratiquer la psychologie, mais que, là, vraiment, il était trop

tard pour ça. Puis j'avais relu des pages retravaillées mille fois, jusqu'à l'heure de l'apéro.

Je ne sais pas si je pouvais vraiment blâmer la pelouse tondue et la maison trop propre de mon parrain. Mais je l'ai quand même fait. Rien d'intéressant ne pouvait émerger de cette atmosphère aseptisée. J'avais gaspillé le reste de la semaine en relectures inutiles, écrit trois pages sans valeur et passé des nuits éveillée à imaginer des individus malveillants responsables des bruits autour de moi. Le vendredi matin, cependant, j'avais retrouvé la joie. Sachant que je verrais mes amis le soir même, j'avais atteint des sommets de concentration et d'inspiration durant la première moitié de la journée. J'avais même réussi à reformuler le nœud problématique d'un chapitre charnière. Poser la question autrement m'avait donné le sentiment de vaincre l'impuissance. J'avais commencé à ranger mes papiers et à rassembler mes affaires au milieu de l'après-midi. Puis, j'avais eu l'idée d'aller acheter une bonne bouteille pour mon parrain au village. Au retour, il n'était pas encore seize heures. La maison des parents d'Alexandre était à une demi-heure de route. J'avais encore cherché une série de petites occupations pour ne pas arriver trop tôt là-bas, mais, assoiffée de contacts chaleureux, j'étais quand même partie avant l'heure.

Le trafic du vendredi soir avait dû les retarder. En promenant mes regards sur la route de terre

depuis la galerie, j'avais remarqué une forme qui s'en détachait, quelque chose de plus qu'une pierre. Je m'étais approchée. C'était un raton laveur, mort. Est-ce que je l'avais tué en arrivant ? Impossible, je l'aurais senti sous les roues. D'ailleurs, n'importe qui l'aurait senti. Le cadavre gisait, lourd, à moitié caché par un buisson. Je n'étais pas triste pour l'animal. Mais le tableau m'a inspiré un profond vague à l'âme. Les ratons laveurs étaient plus rares dans mon enfance. À l'époque, ils n'avaient rien de réel. Peut-être que j'imaginai des choses, ou que j'étais tout simplement plus attentive, mais j'avais l'impression que les petites bêtes se multipliaient dans mon paysage. Les écureuils me rendaient particulièrement méfiante. Tous ces êtres sauvages, qui vivaient parmi nous, semblaient former un réseau infini à la périphérie de toute communication. Et si peu d'entre eux étaient déjà morts ! Peut-être que je n'en aurais pas fait autant de cas si je n'avais pas récemment remarqué à quel point chacun avait la tête de mon directeur de thèse. Gourmand. Égocentrique. Peureux. Les joues toujours bourrées. Ne remarquant votre présence que si vous le provoquiez, avant de s'enfuir, sauvant sa peau à tout prix. J'avais l'impression de n'avoir connu comme mentors que ces rongeurs. Les auteurs décédés que je lisais pensaient davantage à moi. J'en étais persuadée. Comment ne pouvait-il pas en sortir quelque chose de rabougri ? Le pic-bois s'est mis de la partie. J'ai décidé de nouveau d'interrompre ma thèse. J'avais beau chercher un angle

d'attaque original, je ne trouverais pas plus que les autres. Jamais je ne saurais si on est quelque chose en dehors des relations, encore moins dans quelle mesure on est responsable de nos actes. D'ailleurs, je ne savais même pas si je voulais le savoir. Tout ça me stupéfiait. Je laissais tomber. Mais je ne l'annoncerai pas tout de suite.

Il était dix-huit heures passées quand la voiture d'Alexandre a tourné dans l'allée. J'ai couru à leur rencontre. Mon élan a été interrompu dès que Félicie a ouvert la portière. N'importe qui aurait senti son humeur fabriquée. Elle a marché vers moi, l'air affairé. Je l'ai embrassée. Elle a posé une main, sans chaleur, sur mon épaule. Ses yeux fuyants balayaient l'espace. Enchaînant les platitudes, elle a agrippé quelques sacs dans le coffre. Son agitation irradiait la contrariété. J'ai embrassé Alexandre. Avaient-ils fait bonne route ? Il a souri sans me répondre. On faisait comme si tout le monde était content et ça me convenait plus ou moins. Pendant que Félicie me faisait visiter la maison, je me suis concentrée sur les meubles en bois clair et les rideaux blancs, pour ne pas lui en vouloir d'avoir anéanti si tôt mon fantasme de plénitude. Je marchais derrière elle, dégoutée par son dos irréprochable. Au moins, la maison ne me décevait pas. Je l'avais déjà beaucoup observée à travers les fenêtres, mais j'ai été ravie de la parfaite harmonie entre mon anticipation et l'effet bienveillant que me faisaient la cuisine sympathique,

l'escalier étroit menant à l'étage et les profonds appuis de fenêtre ornés de coussins. J'ai choisi de miser sur cet espace enveloppant pour compenser la raideur des hôtes. La simplicité, le bon goût et l'histoire. Un équilibre délicat qu'on n'oserait pas trop bousculer. Félicie avait prévu que Valérie et moi partagerions la chambre d'amis. Les garçons s'installeraient dans le dortoir, au grenier, où il y avait des lits simples. Je n'ai pas compris tout de suite qu'elle avait parlé des garçons au pluriel. Bientôt, on était toutes les deux dehors, autour d'un verre de muscadet. Il faisait un peu plus de vingt degrés.

C'était Félicie qui avait eu l'idée de cette fin de semaine. Elle voulait célébrer son anniversaire dans l'intimité. On ne devait être que cinq : nous trois et mes amis Valérie et Gabriel. Félicie était venue étudier un an à Montréal, quelques années plus tôt. De Paris. De belle famille. On s'était rencontrées dans un cours d'introduction à la philosophie politique. Notre complicité avait probablement pris naissance dans notre écoute dédaigneuse du professeur, un ancien beau, dont les mises en scène racoleuses trahissaient une évidente déception de lui-même, enlevant tout attrait à ses propos. Libérées du premier cours après une heure à peine, on était allées prendre le premier d'une série de verres, ininterrompue jusqu'à ce jour. Je m'étais étonnée de son intégration si naturelle à notre groupe d'amis. Ses cachemires, ses bijoux classiques et sa peau parfaite

détonnaient. L'expression de Félicie, en quête de réaction, m'a ramenée à notre conversation. J'ai avoué mon inattention, sans qu'elle s'en formalise. Elle a repris son anecdote de boulot. Ça avait à voir avec des canaux de communication inadéquats. Elle aurait vingt-huit ans ce dimanche. Une année de moins que moi. Je l'observais raconter son histoire les jambes croisées, un fin collier voisinant avec une bretelle de dentelle blanche. Ses mouvements me fascinaient. Il me semblait que l'étiquette la plus sévère n'aurait pu la contraindre. Je me surprénais souvent à vouloir lui ressembler en la regardant. D'ailleurs, tout le monde ressentait tôt ou tard la même envie. Enfin, probablement. «T'exagères, putain !» m'a-t-elle lancé en riant. J'avais encore cessé de l'écouter. Je lui ai dit que j'étais désolée. Je sortais d'une semaine solitaire et je devais réapprendre à vivre. Elle m'a resservi un verre pour «accélérer le processus». Je lui ai demandé si elle avait des nouvelles de ses parents. Elle les détestait, mais elle chérissait les occasions de se faire plaindre.

– Tu sais ce qu'ils m'offrent ? Un billet pour Paris à Noël. Encore une putain de prise d'otage ! Les gens se rendent pas compte. Je suis une rescapée.

- Tu pourras revoir ton petit frère.
- Il devient plus macho chaque année.
- Ils invitent aussi Alex ?
- D'après toi ?

- Il est où, d'ailleurs ?
- Sous la douche. Il prend toujours une douche en revenant du travail. Avant aussi, d'ailleurs. Heureusement qu'il travaille, en fait. Il en prendrait toute la journée, des douches. Au fond, t'as raison, il a peut-être un problème.
- Quand est-ce que j'ai dit qu'il avait un problème ?
- L'autre jour. T'as dit qu'il avait un problème avec l'hygiène.
- Impossible que j'aie dit ça.
- Bon, je te demanderai pas comment va ton travail...
- Merci.
- Tu sais qu'il dort même pas nu ? Il est tellement coincé.
- Je le trouve accueillant. D'ailleurs, parlant de ça, je pensais qu'on serait que tous les cinq en fin de semaine...
- Hein ?
- Tout à l'heure, t'as parlé des garçons qui dormiraient dans le grenier.
- Ah oui ? Merde ! C'était une surprise.

Félicie m'a annoncé qu'Étienne serait là avec Hugo. Hugo Forest. Je ne l'avais pas revu depuis des années.

Le regard dans le vide, les mains jointes, j'avais de nouveau abandonné l'idée de me distraire. Ils arriveraient «autour de dix-neuf heures»; il était dix-huit heures quarante. Je restais sur le lit, sans bouger, soumise à l'horloge, dans une excitation douloureuse et sublime. Je me sentais alerte, nerveuse, comme avant un match déterminant. Pas que j'aie vraiment connu de grande finale. De toute façon, toutes les sortes de matchs me rendaient fébrile. En me levant, je me suis rendu compte que mes épaules étaient coincées à la hauteur du cou depuis plusieurs minutes. J'ai relâché mes muscles autant que possible. La conversation d'Alexandre et Félicie me parvenait à travers la moustiquaire. J'ai doucement posé le front contre la fenêtre. D'où j'étais placée, je ne voyais qu'Alexandre. Ça avait été la Journée des secrétaires à son bureau. Je n'étais pas surprise qu'une telle chose existe encore. Frais, net, il décrivait à Félicie l'écharpe de marque qu'il avait offerte à son assistante le matin même. Sa bière à la main avait l'air d'un accessoire

pour un portrait décontracté. J'étais contente de ne pas faire partie du tableau. Ma triste expérience de cette journée thématique avait surtout révélé ma perméabilité aux rivalités de corridor. Je trouvais toujours le bon détour pour apercevoir les cadeaux les plus enviés. Alexandre et Félicie parlaient maintenant d'un brunch familial qui devait avoir lieu le surlendemain. Je n'entendais pas tout, mais le désaccord était palpable. Le ton de Félicie a vite monté d'un cran. Moins par pudeur que par agacement, je me suis éloignée de la fenêtre. Leur dispute était toujours la même. J'ai respiré profondément. Rien à faire avec mes épaules.

Bizarrement, je n'arrivais pas à me remémorer précisément la dernière fois que j'avais vu Hugo. Je pensais si souvent à lui, pourtant. Son visage pouvait surgir plusieurs fois par jour, à n'importe quel moment d'errance. Il apparaissait tout à coup, attendant sur les marches de l'église, près de l'école, se retenant de flirter avec la barmaid de la salle de billard, jetant le chat à la porte de la chambre, dansant vers moi, les yeux rouges, un demi-sourire aux lèvres. J'ignorais pourquoi, parmi les milliers d'instantanés partagés, les mêmes scènes revenaient toujours. D'ailleurs, le phénomène s'étendait à l'ensemble de mes souvenirs. Certaines banalités s'obstinaient toujours davantage. Que je me supporte encore continuait de m'étonner chaque jour. Si je ne faisais pas l'effort de creuser, j'étais réduite à une poignée d'anecdotes sans envergure.

Frissonner aux mêmes souvenirs gênants aurait dû m'achever depuis longtemps. À moins que je ne sois déjà éteinte. J'étais assez négligente pour ne pas m'en rendre compte. Quoi qu'il en soit, jamais notre séparation ne refaisait surface. Il était venu chez moi. Je connaissais le jour. Pourtant, la précision du moment s'était évaporée. Sans doute que la crainte ressentie à son départ se confondait avec toutes celles qui m'avaient tourmentée chaque fois qu'il avait refermé la porte derrière lui, destiné à m'oublier instantanément.

J'ai eu l'idée lumineuse de me changer. Trouver les vêtements appropriés me donnerait confiance. La robe? Non. J'ai essayé les deux t-shirts et le chemisier que contenait mon sac et j'ai évalué l'effet dans le miroir de la chambre voisine. Le chemisier serait plus seyant. Malheureusement, une tache à la hauteur d'un sein gâchait l'effet. Félicie m'a appelée. J'ai couru à la fenêtre. Elle voulait savoir si j'avais l'intention de revenir un jour auprès d'eux et elle m'a demandé de rapporter une autre bouteille au plus vite. J'ai enlevé le chemisier en vitesse et j'ai enfilé la robe. Les jambes étaient mises en valeur avec les bottes. J'ai attaché mes cheveux sur le côté pour éviter qu'ils ne m'énervent. Félicie m'a appelée de nouveau. Je me suis précipitée en bas et je me suis emparée d'une bouteille au frigo. En poussant la porte pour les rejoindre, j'ai perçu le son d'une voiture s'engageant dans l'allée. J'ai laissé la porte se refermer devant moi. Félicie s'est écriée

que son verre était vide. Alexandre a gauchement dit que ce n'était pas plus mal qu'elle ralentisse le débit. J'ai remonté l'escalier à la course, foncé dans ma chambre et remis mes premiers vêtements.

Au moment où je reparaissais au rez-de-chaussée, Valérie et Gabriel entraient dans la maison. Ils m'ont souri. On était souvent ensemble, ces derniers temps. Assez pour oublier que leur vie se poursuivait quand je n'étais pas auprès d'eux. Sujets aux mêmes paresse, prêts aux mêmes débordements, on semblait parfaitement accordés. Comme un repos de solitude, sans les irritations de la congrégation. Par moments, je prenais conscience que l'époque ne durerait pas. Les mauvaises rencontres nous guettaient, comme tout le monde. Je les ai salués avec chaleur, sans pouvoir m'empêcher de regarder derrière eux. Valérie m'a demandé, l'air moqueur, si j'attendais quelqu'un de plus important.

– Ils sont pas avec nous, a lancé Gabriel. T'as un nouveau jeans ?

– Non, je l'ai depuis des mois.

– Il te va bien.

– Merci. C'est toi qui les as invités, alors ?

– Je les ai croisés hier. Étienne se cherchait des chaussures.

– Encore ?

– Un modèle particulier.

– Il est arrivé quand, Hugo ?

- Je sais pas.
- Il est là pour longtemps ?
- Tu lui demanderas.
- Et Étienne ?
- Il a l'air en forme.
- Vous avez pas discuté ?
- J'étais avec quelqu'un... Et toi, t'as passé une bonne semaine ?
- Tu sais bien que non.
- T'en fais pas avec ça, est intervenue Valérie. La fin, c'est le plus dur. Il ne reste plus rien. Tout est anéanti. Surtout l'humour.
- J'ai plutôt l'impression que je ne pourrai jamais plus rien dire de sérieux.
- Rappelle-toi Frédéric. On n'a pas fait l'amour pendant les six derniers mois.
- Même si tu fixes la route, il n'arrivera pas plus vite, a commenté Gabriel.

Le ton de Gabriel était un peu méprisant. Prête à tout pour dissimuler ma nervosité, je leur ai annoncé que, de toute façon, j'arrêtais. C'était évident, maintenant. J'étais incapable de nouveauté. Valérie a levé les yeux au ciel et m'a dit que mon obsession était malsaine. Ceux qui pouvaient prétendre apporter quelque chose de nouveau avant d'arriver au bout de leur pensée étaient des tricheurs. J'ai précisé que Gabriel pensait le contraire. Selon lui, celui qui s'avavançait sans savoir où il allait était un fainéant. Gabriel s'est défendu. Il avait sûrement lu ça quelque part avant de le

répéter. On pourrait en trouver cent autres qui diraient le contraire. Valérie a annoncé qu'elle allait chercher les autres sacs. En sortant, elle a ajouté : « Tu vas le regretter si t'abandonnes. »

J'ai été apaisée de me retrouver seule avec Gabriel quelques instants. Valérie me connaissait depuis si longtemps qu'elle oubliait parfois qu'elle ne se parlait pas à elle-même quand elle s'adressait à moi. Après avoir rangé les bières au frigo et agrippé une canette, Gabriel m'a demandé de lui indiquer sa chambre. En montant, je me suis efforcée de commenter avec lui le cachet de la maison. J'étais redevenue débile d'impatience. Je ne pensais qu'à l'interroger davantage sur sa rencontre avec Hugo. Mais je n'oserais rien demander.

Étienne et Hugo avaient passé quelques saisons en Colombie-Britannique à planter des arbres. Gabriel avait été du dernier voyage, quatre ans plus tôt. Après quelques mois au Mexique, il avait remonté la côte ouest pour retrouver Étienne au printemps. Hugo les avait rejoints après m'avoir quittée. J'avais su peu de choses de leur périple et Gabriel ne m'avait pas connue avec Hugo. À son retour, pourtant, quand je lui avais demandé des nouvelles de lui, son regard m'avait glacée. J'avais eu l'impression qu'il voyait le désastre sur mon visage et qu'il retenait sa pitié. Sa réserve m'avait saisie plus que celle de n'importe qui. Je n'étais pas intime avec lui, à l'époque. Pourtant, perdre

la face à ses yeux, c'était intenable. Je n'en avais plus reparlé, ni à lui ni à personne, ou presque. Tout de même, Gabriel m'avait appris qu'Hugo avait pris la direction de l'Espagne et du Maghreb après l'été. Et qu'il n'était pas parti seul. Peut-être qu'il savait maintenant des détails qui auraient pu m'aider à préparer son arrivée. Mais je ne demanderais rien.

Gabriel a choisi un des quatre lits simples du grenier et y a déposé son sac. Je m'en suis voulu de m'être installée dans la chambre d'amis. J'aurais dû dormir avec eux. Les pièces sous les toits me fascinaient comme une enfant. Quand elles devenaient des dortoirs de garçons, mon imagination se passionnait sans réserve. Je pouvais être de nouveau espionne, cheffe de bande, vierge empressée.

Gabriel faisait le tour du grenier, sa bière à la main. Il répondait machinalement à mes questions sur sa semaine de travail. Il m'a transmis les salutations affectueuses de son colocataire, Nicolas. Nicolas avait débarqué de Paris quelques mois plus tôt. Si je ne commençais pas les soirées dans leur salon, je les y terminais à tous les coups. Valérie suivait souvent le même parcours. C'est elle qui avait d'abord connu Gabriel, mais je m'étais particulièrement rapprochée de lui depuis son déménagement. Il observait ma réaction à ce message avec un intérêt manifeste. J'ai fait semblant de ne pas le

remarquer. Nicolas lui avait peut-être raconté notre nuit. Je n'ai pu m'empêcher de me sentir un peu diminuée.

– Ça donne envie d'avoir des enfants, cet endroit, a-t-il dit. Un gars, une fille.

– Oui, c'est très classique.

– Alors, t'as aimé ça, être toute seule?

– J'aimais les matins.

– T'as pas bien dormi?

– Comme d'habitude.

– Tu dois dormir plus que tu le crois... On se rend pas compte quand on s'endort, t'sais...

– Faut peut-être le vivre pour comprendre. On voit vraiment passer les heures...

– À quoi tu penses? À tous les événements qui t'ont gênée dans ta vie?

– Non, non, j'ai toute la journée pour penser à ça!

– À quoi, alors?

– Est-ce que je fais exprès de pas m'endormir? Pourquoi je me sabote autant? Comment je réagis si on tuait quelqu'un devant moi? Est-ce que j'aimerai passionnément? Combien d'heures avant le lever du soleil?

– Arrête! Tu t'imagines en train de gagner des prix, comme tout le monde.

– Ha, ha, ha! Tu rêves à ça?

– Si tu me voyais... Mon discours de remerciement est parfait! Les gens rient beaucoup. Appelle-moi quand tu dors pas. Ça te changera les idées.

– T’as souvent autre chose à faire à ces heures-là, il me semble...

Au bas des marches menant au grenier, Valérie cherchait sa chambre. Félicie, la talonnant, lui a présenté l’alternative: c’était ma compagnie ou celle des trois gars. La proposition était un peu piégée, d’autant que Félicie a ajouté, sans subtilité, que Valérie était libre de voir comment la soirée se déroulerait avant de faire son choix. Exactement le genre de blague qui faisait rire Valérie, tout en l’inhibant profondément. Malgré son penchant pour les aventures dégradantes, elle se drapait dans sa fierté à la moindre présomption. Félicie est montée embrasser Gabriel. Valérie s’est dirigée vers ma chambre, avant de nous rejoindre au grenier.

– Alors, comment va Hugo? a demandé Félicie.

– Il a changé? ai-je renchéri.

– Je sais pas, moi.

– Les gens ne changent pas, ils grossissent! a lancé Félicie.

– Hugo n’a pas grossi, est intervenue Valérie, c’est pas son style. Hey! Sara! il y a une bouteille et un verre dans notre chambre, je peux?

– Bien sûr. J’ai dû les oublier en me changeant. Il a vraiment grossi?

– T’as pas changé de vêtements, a remarqué Félicie.

– Il a pas grossi, a précisé Gabriel. C’est autre chose. Enfin, il me semble. Je saurais pas dire

quoi... Mais je vous rassure: il a toujours sa gueule de poète.

– Poète? Il a jamais eu une gueule de poète, s'est étonnée Valérie.

– Tu sais ce que je veux dire. On se demande toujours s'il va se mettre à pleurer ou à frapper quelque chose.

– Je l'ai jamais vu faire ni l'un ni l'autre, a insisté Valérie.

– Ça te dérange, les gens qui parlent pas beaucoup, hein? ai-je dit, moqueuse.

– Depuis quand c'est pas un compliment d'avoir une gueule de poète? s'est-il défendu.

– Tu le connais pas bien, a lancé Valérie en me jetant un regard entendu.

– Ça, c'est certain! Bon, ma bière est vide.

Je suis repassée aux toilettes pour profiter du miroir, puis je suis redescendue lentement. Les autres étaient rassemblés, debout, autour de la table de cuisine, se servant des verres et faisant circuler des sacs de chips. Je me suis arrêtée pour les écouter un peu. Félicie a formulé une remarque sur Hugo, avant de baisser subitement le ton. Quelques bribes me sont tout de même parvenues. Alexandre lui a demandé avec curiosité: «Ah, c'est lui, le gars de Sara?» Tout le monde a acquiescé et je les ai détestés. J'ai imaginé les conversations qu'ils avaient sans moi. Ils interprétaient sans doute cette *blessure* comme une source déterminante de mes comportements actuels,

avant d'aller fouiller plus loin encore dans mon passé pour trouver des constantes dans mon histoire. Tout le monde oubliait que certaines rencontres échapperont toujours à ce qu'on pourra jamais en dire. J'avançais vers eux avec le sentiment de posséder un avantage immense sur leur point de vue étroit. De toute façon, ma conviction persistait : j'étais presque sûre d'avoir un vécu avec lui. Je les ai rejoints et on a entendu une autre voiture s'engager dans l'allée.

En sortant, j'ai deviné Hugo à la place du passager. J'ai prié pour avoir la force de rester calme. De toute façon, j'avais l'habitude d'agir avec retenue quand il était là. Je paraîtrais contente, détachée. Félicie et Alexandre nous ont précédés. Les gars sont descendus de la voiture. Félicie a foncé vers Hugo, traînant Alexandre par la main. Mes yeux se sont accrochés à Étienne qui s'avancait vers nous. Étienne a demandé si on avait vu le gros *racoon* sur la route. J'ai enduré le déchirement de paraître amusée par ses paroles, alors que j'étais complètement happée par la présence de mon ancien amant. Curieux, Gabriel et Valérie sont allés constater le décès de l'animal. Étienne travaillait depuis quelques années sur les pipelines en Alberta. Il a profité d'une accolade bien sentie pour me dire qu'il avait rêvé de moi dernièrement. Il l'a dit comme une politesse. Je ne l'ai pas cru et l'ai félicité pour les détours particulièrement inventifs qu'il trouvait pour flatter les gens. Hugo s'est enfin approché de nous, la